

DIDIER DUMAS

Ma grand-mère maternelle, Paulette et la structure des Po

Texte des polycopiés des week-ends chamaniques

Les Po : la partie « terre » de l'âme

Dans la conception taoïste de l'esprit, les *Po* constituent la partie terrestre de l'âme. Ils forment avec les *Hun* (sa partie céleste qui se prononce : roun) la structure individuelle de l'âme : son horizontalité ou son « Est/Ouest ».

La résidence des *Po* est « l'Ouest/automne » du corps, ou les poumons considérés comme le premier ministre. La résidence des *Hun* est « l'Est/printemps » du corps, ou le foie considéré comme le ministre de la guerre et de la défense.

Les *Po* gèrent la vie du corps, sa biologie, son métabolisme, son entretien matériel et affectif. Dans la vie éveillée, ils sont indissociables des *Hun* avec lesquels ils forment une seule et même entité : la partie personnelle de l'âme. Les *Hun* et les *Po* ne peuvent se séparer qu'en trois circonstances : le sommeil, l'extase ou le coma (la mort clinique ou réelle). Dans ces états, le corps étant hors-jeu ou « inutile », les *Po* s'endorment. Ce qui permet aux *Hun* de voyager dans l'Autre-réalité et d'en ramener quelques « photo souvenirs » : un rêve, une vision-information ou une N.D.E.

Au moment de la mort les *Po*, normalement, retournent à la terre, et les *Hun* (tels le *tselem* : le « manteau de l'âme » de la mystique juive) rejoignent le ciel. Cela, à condition que la mort ne soit pas traumatique. Car, si elle l'est, le disparu s'accroche à ses *Po*, et ne pouvant plus rejoindre la Grande Lumière, il se transforme en fantôme. Dans la clinique de l'âme, on est alors confronté à une pathologie de lignée qui se signale par un syndrome de répétition : le retour d'un événement traumatique qui se reproduit de façon inchangée d'une génération à l'autre.

Les fantômes d'enfants morts

Le fantôme d'enfants morts est l'un des plus fréquents en clinique de l'enfant. J'ai montré¹ qu'il est central dans la destinée de Freud et l'invention de la psychanalyse. Il l'est aussi dans la mienne. En ce vendredi, veille du stage que nous animons avec Ivana, c'est sur la dimension maternelle de ce fantôme que je me propose de travailler avec elle. Je lui présente et lui commente l'arbre généalogique de ma lignée maternelle :

Ma mère, Simone Seytres, est la seconde et dernière enfant de Marcel Seytres et Marie Haillecourt. Elle est précédée d'une sœur, Paulette, morte à neuf mois, le 19 juillet 1922. Ce qui, à mon sens, n'est pas pour rien dans le nombre incroyable de fausses-couches (24) qu'a fait ma mère. Ses parents sont cousins germains : ils descendent tous deux des Haillecourt. Marcel par sa mère : Mélanie-Louise Haillecourt. Marie par son père : Paul Haillecourt, le plus jeune frère de Mélanie-Louise. La mort de Paulette s'inscrit dans un syndrome de répétition. Dans les générations antérieures, elle est précédée d'autres morts de bébés premiers-nés : le frère aîné de ma grand-mère Marie Haillecourt, mort à la naissance, étranglé par son cordon ombilical, la sœur aînée de mon grand-père, Marie-Thérèse, morte à 17 mois et le frère aîné de Mélanie-Louise Haillecourt, mon arrière grand-mère, qui s'appelait Charles-Louis et n'a vécu que 15 jours, auxquels il faut ajouter le petit frère de mon grand-père, Maurice-Marie mort à une date inconnue (voir l'arbre généalogique).

Fils aîné de Simone Seytres, je suis ainsi, sur quatre générations, le premier enfant aîné de cette lignée de femmes qui ne soit pas mort prématurément. C'est ce qui fait que ce fantôme joue un rôle important dans le fait que je sois devenu psychanalyste d'enfant. De plus, il n'est pas étranger à la toxicomanie dont est mort l'un de mes neveux, né comme Paulette un 19 juillet.

Ce fantôme d'enfant mort s'enracine dans un fantôme de bâtardise. Charles-Nicolas, le père de mes arrières grands-parents, Paul et Mélanie-Louise, était, en effet, un bâtard. On raconte que sa mère, Charlotte-Mélanie, l'a conçue avec le fils d'un notable, et qu'après avoir forcé le jeune homme à l'épouser, elle est venue, en grande pompe, déchirer publiquement les bancs sur la place du marché. Je suppose que ce « déchirement du nom du père » a eu lieu un dimanche, car dans cette lignée, la transmission du fantôme se signale dans le fait que les descendants de cette aïeule ont une forte tendance à naître le dimanche, et cela jusqu'à Paulette, la sœur morte de ma mère: le fils de Charlotte Mélanie né un dimanche. Deux de ses petits-enfants, Mélanie-Louise et Louis, naissent un dimanche. Ses arrière petits-enfants, ma grand-mère, sa sœur aînée et mon grand-père, naissent un dimanche. Et paulette, son arrière-arrière petite fille, décédée à 9 mois, née aussi un dimanche. De plus, il semble que la conception du premier enfant mort de cette lignée, Charles-Louis, reproduise celle de son père, Charles-Nicolas. Cet enfant est conçu avant que ses parents se marient (2 mois plus tôt) avec une jeune fille

¹ Dans *Hantise et clinique de l'Autre*, Aubier, 1989.

noble, et je me demande si le prénom « Louis » que Charles-Nicolas a donné à ses quatre premiers enfants ne serait pas celui du père qui lui a manqué.

Est-elle dans la Lumière ?

— Bon, me dit Ivana, je ne comprends pas tout de cette histoire, mais nous pouvons travailler sur ce fantôme. Qui veux-tu contacter ?

— Ma grand-mère, Marie Haillecourt, c'est la seule que j'ai connue.

— Tu préfères travailler allongé ou assis ?

— Je ne sais pas.

Hésitant, je choisis de m'allonger. J'ai les yeux fermés et Ivana me prend les mains.

En fait, j'ai assez peu connu cette grand-mère qui vivait à Marseille alors que ma famille habitait Paris. J'avais 23 ans lorsqu'elle est morte dans la solitude et l'oubli. À cette époque, j'allais très mal. Les autres membres de ma famille n'allaient guère mieux. Seule ma mère est descendue à son enterrement, ce qui me donne le sentiment qu'elle n'a pas vraiment été enterrée. Ma mère raconte qu'elle a dépensé sa fortune avec des gigolos, ce qui corrobore qu'elle ne soit jamais arrivée à la considérer comme une « vraie mère ». En ce qui me concerne, mon métier m'a appris qu'au niveau de l'héritage sexuel des petits-enfants, il est beaucoup plus destructeur d'avoir eu des grands-mères frigides que libertines. Je l'en remercie donc.

— Contacte-là en te servant de tes souvenirs.

N'en ayant aucun d'elle passé l'adolescence, je la cherche dans mon enfance et ne l'y trouve qu'à deux endroits : l'appartement de Marseille où elle vivait, et celui de Sanary construit sur un terrain ayant appartenu à Marcel Seytres, son époux, dont ma mère avait hérité. Nous y passions les vacances et elle venait quelques fois l'été y séjourner avec nous.

Dans le souvenir le plus ancien, je suis sur le divan de l'appartement de Marseille. J'ai moins de cinq ans. Assise à mes côtés, elle a défait son chignon et je contemple son imposante chevelure qui descend jusqu'au bas de ses fesses. « Lorsque j'étais jeune, me dit-elle avec fierté, ils touchaient terre ! » Elle devait être fort belle dans sa jeunesse, Marie Haillecourt, qui m'a légué ses superbes cheveux blonds.

L'autre souvenir se situe à Sanary, sur le chemin des Roches Rouges qui borde la mer et sur lequel donne l'immeuble où nous habitons. Elle est enveloppée dans ses peignoirs d'une autre époque, le plus vieux enroulé en turban sur la tête. Elle prétend accompagner mes deux jeunes sœurs à la plage (les autres ne sont pas encore nés), et celles-ci partent en courant, tels des cabris sur les rochers, gênées par l'accoutrement de cette curieuse grand-mère. Je devais avoir 14, 15 ans et je dormais à l'écart du reste de la famille, dans un studio au bas de l'immeuble. Cette année-là, manquant de place, mon beau-père avait installé « Mamie Marseille » dans ma chambre. Je n'avais alors qu'une conscience on ne peut plus brumeuse de mon sexe. Défaisant ses bagages, elle m'avait estomaqué en me lançant : « Ne t'inquiètes pas, si tu fais le mur pour aller voir les filles, je ne dirais rien ! » Elle n'était pas seulement belle, Marie Haillecourt : elle aimait les hommes et je l'en remercie.

— Tout est noir. Je ne vois rien.

— Bon. Mets-toi assis. C'est moi qui vais la contacter. Je me sers de ton amour. Redonne tes mains et pense à elle.

Nouvel obstacle : Ai-je aimé cette grand-mère ?

— Mais je ne sais pas si je l'ai aimé. Réfléchissant, j'ajoute : c'est ma grand-mère, j'ai forcément dû l'aimer !

En fait (je le comprendrais après-coup), me voilà dans les affects que j'éprouvais, enfant, pour elle. Je l'aimais ni ne l'aimais pas : c'était ma grand-mère. Or je ne pourrais en dire autant de son époux, Marcel Seytres, qui est mort sans ne m'avoir jamais dit ni « bonjour » ni « au revoir ».

— Que veux-tu lui demander ?

— Tout d'abord savoir si elle est dans la Lumière.

— Non ! Elle n'y est pas.

— Alors, il faut l'y conduire.

Un court instant se passe.

— Elle ne veut pas partir sans son bébé. Trouve son bébé et mets le lui dans les bras.

— Tout est gris.

— Il est là. Il est par terre. Il pleure. Il a froid.

— Je ne vois rien.

— Ne te préoccupe pas de cela. Utilises ce que tu ressens. Sers-toi de tes sensations.

Autour de moi un brouillard aux teintes nuancées, dans lequel, tel un aveugle, je perçois une présence. Je suis sur le chemin des Roches Rouges. Marie Haillecourt, ma grand-mère, est à mes côtés et je cherche le bébé. Il est par terre. Mais, nouvel écueil : il me semble être là et pas là : à nouveau, le doute s'insinue.

— Je n'arrive pas à savoir si le bébé est là ou pas là.

— Il est là ! Prends-le et mets-le dans ses bras.

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

Tant bien que mal et à tâtons, je ramasse ce bébé qui continue à être là sans l'être et le remet dans les bras de sa mère.

— Prends-la par la main et conduits les vers la Lumière.

— Je ne peux pas, elle est trop loin. Elle est partie devant moi, dans le brouillard, son bébé aux bras... Elle marche sur le chemin... Le chemin tourne, mais elle ne le prend pas : elle continue tout droit. Elle avance en s'élevant vers le ciel...

— Et il y a plein de petites lumières qui suivent. On dirait que les autres bébés partent avec elle dans la Lumière. C'est comme un chapelet de petites lumières. Ça doit être les autres bébés morts, et tout le reste retombe vers la terre. On voit bien que c'est pas vivant, puisque ça retourne à la terre !

Nous rouvrons les yeux et Ivana ajoute :

— On vient d'enlever un morceau de ce que vous appelez le fantôme. Mais « Louis », c'est autre chose : c'est une histoire d'hommes. On me disait que pour comprendre d'où venait ce « Louis », il fallait remonter beaucoup plus loin, jusqu'à Louis XIV.

— Mais qu'est-ce que c'est ce qui n'est pas du « vivant » et qui retourne à la terre ?

— Des structures émotionnelles qui se transmettent et peuvent s'amplifier d'une génération à l'autre, des structures énergétiques qui font que la vie peut s'accrocher à la matière. Cela ressemblait à des petites molécules qui se défaisaient et dont les atomes retournaient à la terre.

Voilà ainsi décrit, d'une façon plus claire, à mon goût, que dans mes études d'acupuncture, ce que la pensée taoïste appelle les *Po* : la structure terrestre de l'âme. Je suis bouleversé. Tout ceci s'est passé excessivement vite. Le fait qu'Ivana ait parlé de « morceau de fantôme » me ravit. Cela confirme ce que j'ai écrit dans mon premier livre : que les fantômes de la lignée maternelle ne se transmettent aux enfants que lorsque le père est lui-même porteur d'un fantôme semblable ou complémentaire.

Nous n'avons enlevé qu'un morceau, me dis-je. Sachant que ce fantôme s'associe à d'autres morts d'enfants dans les généalogies des deux hommes dont, enfant, j'ai porté le nom (mon père et le second époux de ma mère), je suis prêt à continuer pour aller voir où en sont les morts de ma lignée paternelle.

— Doucement, me dit Ivana, il faut tout d'abord attendre le remaniement que cela va faire. Je suis curieuse de savoir ce que tu vas m'en dire.

Celui-ci ne se fait pas attendre. Le lendemain soir, premier jour du stage, la soirée est délicieuse, mais au dîner, je manque d'appétit et ne me sens pas dans mon assiette. Tenant à être en forme le demain, j'écourte le repas pour rejoindre mon lit. Or à peine ais-je quitté la table, que je suis saisi de violentes contractions abdominales qui, telle une pince à ressort, me font rendre tripes et boyaux. Le lendemain, je continue à me vider par le bas, et le surlendemain, après le stage, soulagé de ce « trop de mère », je me réveille en pleine forme : j'ai l'impression d'avoir un bassin tout neuf.

Repensant à la petite Paulette, je comprends alors soudain pourquoi je la percevais comme étant tout à la fois, là et pas là. Cela se passait sur le chemin des Roches Rouges. Or ce chemin où se situe le souvenir de mes 14, 15 ans est aussi celui où habitait ma grand-mère lorsque est née Paulette. Ivana m'avait dit de me servir de mes souvenirs. Je n'aurais pas pu trouver Paulette dans l'appartement de Marseille : elle n'y a jamais vécu. Sans y prêter attention, je l'ai donc trouvée à un endroit où, bien qu'à des époques différentes, nous avons tous trois été. La perception par laquelle Paulette m'apparaissait être, tout à la fois, là et pas là, peut ainsi s'expliquer par la superposition de deux temporalités : l'époque de mes 14, 15 ans où Paulette n'était pas là, et celle de la jeunesse de ma grand-mère où elle était bien là.